

ANTI**Q**RESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 242 | 19.7.2020

«Information»
contre intelligence

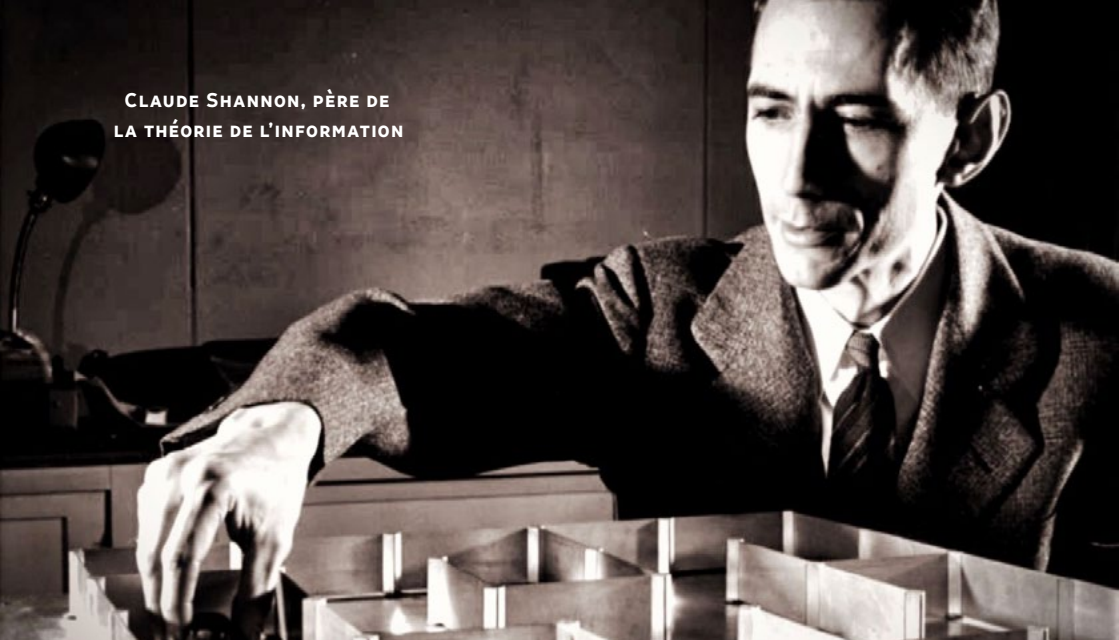
La philosophie
comme destin

Obscuran-
tismes



Observe • Analyse • Intervient

CLAUDE SHANNON, PÈRE DE
LA THÉORIE DE L'INFORMATION



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

L'«information» contre l'intelligence

COVID-19, LE COUP D'ÉTAT TECHNOLOGIQUE, 6 LA RELIGION DES DONNÉES A PROFON-
DÉMENT MODIFIÉ NOS NOTIONS D'INFORMATION ET DE PENSÉE. MAIS ELLE IMPLIQUE
ÉGALEMENT UNE PHILOSOPHIE DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ QUI DEVRAIT NOUS FAIRE
DRESSER LE SOURCIL.

«Nous avons compris, me semble-t-il, que nous sommes probablement des ordinateurs.» (Marvin Minsky, MIT)

Note. Ceci est le troisième chapitre de mon exploration de la pensée informatique à l'aide du livre de Theodore Roszak, The Cult of Information («La secte informatique»). Épisodes précédents: 1. «Pourquoi nous ne pensons plus?», AP 240, 05/07/2020; 2. «Le grand remplacement... des cerveaux», AP 241, 12/07/2020.

Peut-on dissocier l'information du sens? On le peut, nous l'avons vu, et cette évolution était contenue en

germe dès 1948 dans le texte fondateur de la «théorie de l'information», autrement dit de l'ingénierie des données. Son auteur, Claude Shannon, avait hésité un moment à utiliser le terme de «communication» plutôt qu'«information». Le dégât eût été moindre. La communication n'est pas forcément une transmission de sens: on peut *communiquer* une maladie, par exemple. En attendant, la langue anglaise n'a pas eu le réflexe de dissocier l'information de l'informatique, comme en français, et a fini par confondre une opération éminemment basée sur le sens

avec le traitement et la diffusion de données brutes, en soi *insensées*.

Cela ressemble à du chinois? Peut-être, mais cette confusion aura une portée colossale. Elle se répandra par osmose et imitation servile dans les autres domaines linguistiques, partout où la technologie informatique prendra le relais du tri et du stockage humain des données. Le vecteur technologique, si puissant, si prestigieux et si vanté, finira par prendre le pas sur le contenu. L'on aboutira ainsi à la mise à plat et à la *quantification* de toute communication humaine. On finira par se persuader que la capacité de discernement de l'humain, comme celle tous les autres ordinateurs, se définit par la quantité d'«informations» (de données) qu'il est capable de digérer. C'est un risque pour l'exercice de l'esprit dont les analystes lucides de la pensée scientifique ont été conscients très tôt. «On acquiert l'information par transmission, alors que la connaissance ne peut s'acquérir que par la pensée», mettait en garde Fritz Machlup. Malheureusement, la superstition de l'innovation a chassé ces objections comme des mouches agaçantes.

CE QUI Y ENTRE, C'EST CE QUI EN SORT

Theodore Roszak prend justement le contre-pied de cette superstition en rappelant sans relâche que le génie humain repose sur les idées, non sur les faits. Or justement: plus les idées sont universelles et capitales, moins elles contiennent d'informations! Sur quelle base factuelle

repose le commandement «Tu honoreras ton père ou ta mère», ou le si profond aphorisme de Marc-Aurèle, «Notre vie est ce que nos pensées en font», qui pourrait être le résumé de toutes les méthodes de développement personnel (voir l'«Explication de soi» d'Eric Werner dans ce même numéro)? Aucune. Et comment des machines qui «pensent» uniquement par un traitement mathématique de données — si foudroyant qu'il soit — pourraient-elles se hisser à ce niveau de subtilité? Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'*aider* l'intelligence humaine à conceptualiser une situation par leur capacité de tri. Encore faut-il que l'humain en soit conscient et qu'il ne leur prête pas des vertus qu'elles ne peuvent en aucun cas posséder.

«Depuis que les technologies informatiques sont apparues, leurs utilisateurs dotés de discernement ont identifié le principe du GIGO (*Garbage In-Garbage Out*): si vous mettez des déchets à l'entrée, vous les retrouvez à la sortie. La qualité du travail de l'ordinateur ne peut surpasser la qualité des informations qui y ont été introduites après sélection par l'intelligence humaine.» Manifestement, les gouvernements et médias actuels ne sont pas des «utilisateurs dotés de discernement». S'ils s'étaient souvenus de cette vérité si simple dans la crise du coronavirus, ils auraient commencé par s'assurer que les procédures de test et de diagnostic sont universellement standardisées et statistiquement pertinentes avant de publier des cascades de données informatiques

sur la contamination et la mortalité qui ne rimait à rien. Sans parler des astrologues de la modélisation informatique, à L'Imperial College de Londres ou à l'EPFL, qui assoient leur autorité sur des capacités de prédiction systématiquement démenties par la réalité. (Mais le démenti de la réalité ne signifie plus rien dans cet emballement psychotique. Et nous ne parlerons pas de la manière dont on a créé la deuxième vague de panique. L'insistance, cette fois, sur le nombre des contaminés — y compris les porteurs sains — et l'escamotage du nombre de morts avérés du Covid-19 trahissent une volonté délibérée d'entretenir la peur pour perpétuer l'état d'urgence.)

L'HUMAIN? UN PETIT CALCULATEUR

Tableaux, pourcentages, statistiques, *Fact-checking*, chasse aux *fake news*...: les médias de grand chemin semblent désormais vouloir réduire leur travail à une production/validation de *faits*, tout en préservant des rubriques «opinions» pour entretenir un public qui serait rapidement lassé par cette sécheresse comptable. Cela n'empêche pas par ailleurs ces mêmes médias si soucieux de «factualité» — qui s'instituent même en censeurs des erreurs des autres — d'être les premiers diffuseurs d'erreurs et de falsifications, comme on a pu s'en assurer lors des guerres de Yougoslavie ou de Syrie, entre autres. Quoi qu'il en soit, cette orientation de la branche a pour avantage de faciliter le remplacement graduel des journalistes humains par des algorithmes, que les maisons Microsoft et

Google développent avec un certain succès. La rédaction informatisée a déjà cours dans un certain nombre de domaines et personne ne voit la différence — sauf, peut-être, que les ordinateurs font moins de faute d'orthographe que les journalistes de la jeune génération. L'originalité de la pensée, la qualité de l'expression, la précision de l'analyse sont de moins en moins mentionnées parmi les vertus des plateformes médiatiques. Elles deviennent même suspectes, comme on l'a vu dans le cas du *New York Times*, tel que décrit par sa rédactrice démissionnaire Bari Weiss. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une évolution spontanée et idéologiquement neutre. Theodore Roszak, en sociologue et historien à vues larges, remonte à la source de cette *précipitation* de la pensée. Précipitation au sens chimique, consistant à faire tomber au fond du récipient les particules en suspension — jusqu'alors portées par l'environnement, en l'occurrence la vie intellectuelle.

TOUT EST UTILISABLE

Dans une anticipation singulièrement perspicace, le philosophe conservateur russe Constantin Leontiev avait identifié dans les philosophes d'Europe occidentale du début du XIXe siècle les *façonneurs de L'Européen moyen, idéal et outil de la destruction universelle*. Selon lui, ce n'étaient ni les religions ni les guerres qui mettraient en péril la civilisation, mais la philosophie progressiste du «juste milieu» et de

la raison utilitaire, qui finirait par dégrader l'humanité en façonnant non le surhomme de Nietzsche, mais un sous-homme frileux et calculateur. Qui lui donnerait tort aujourd'hui? Parmi ces philosophies de la modernité, les disciples de Jeremy Bentham se distinguent par leur radicalisme. Le nom même de leur mouvement, l'Utilitarisme, reflète selon Roszak «de pragmatisme abrupt, l'affirmation asentimentale des valeurs matérielles qui dominaient le nouvel ordre économique de leur époque». Leurs idées sont taillées sur mesure pour le lieu et le moment: > «L'Angleterre a été la première société à entrer dans l'ère de la machine et de l'usine. Elle l'a fait à tâtons, aveuglément, par à-coups. Au début du XIXe siècle, les villes industrielles ont surgi comme d'étranges pousses du jour au lendemain sur les terres, produisant une dislocation convulsive.»

Bis repetita. Comment les utilitaristes ne se seraient-ils pas reconnus dans la deuxième révolution industrielle initiée par l'informatique? Aux machines à tisser succèdent les machines à penser: une fois de plus, des couches entières de l'humanité vont devenir inutiles, recyclables, voire dangereuses. Une fois de plus, il va falloir mettre en place

un système de contrôle et formuler sa légitimation. On a déjà géré ça.

« Les utilitaristes, en documentant le chaos, ont rapidement convaincu le gouvernement que la loi devait être remplacée par un nouveau programme uniforme, centralisé et bien moins cher de leur propre conception. Ils ont emporté la mise. Le résultat fut le système draconien des ateliers de travail forcé que l'on retrouve dans les romans de Charles Dickens. Alors que la *Poor Law Commission* (lobby utilitariste) cherchait à faire paraître son enquête totalement neutre — une enquête purement professionnelle basée sur des principes d'économie saine — elle avait été façonnée dès le début par une philosophie sociale bien structurée basée, par exemple, sur l'hypothèse que la pauvreté était une forme de parasitisme criminel qui méritait d'être punie et qu'un système d'aide trop généreux ne ferait que corrompre l'envie de travailler du peuple. Derrière l'enquête se cachait une vision parfaitement lugubre de la nature humaine et une obsession sinistre des valeurs monétaires.»

Quelqu'un a-t-il lu *En Amazonie*, le récit du reporter Jean-Baptiste Nalet infiltré «dans le meilleur des mondes», c.à.d. les dépôts d'Amazon, sans penser justement à Dickens? (À cette différence près que les esclaves



vagistes dickensiens se dispensaient d'arborer un *smiley* à la boutonnière...)

«Les utilitaristes croyaient fermement que les pauvres devaient être fouettés pour travailler. Ils étaient donc les alliés des propriétaires d'usines, qui avaient réduit les conditions de travail à un niveau inhumain. Il n'est pas exagéré de dire que, avec le fouet du fait tout nu dans les mains, les benthamistes ont contribué à produire la main-d'œuvre de la révolution industrielle.»

Cela ne vous rappelle rien, à deux siècles de distance? Si? C'est avec la philosophie du droit et de la société que la *secte informatique* entre dans le vif de son programme.

L'AVENIR, C'EST... DEMAIN

On doit à Marvin Minsky, professeur au MIT, l'une des prophéties les plus hallucinées sur notre déclinement par les microprocesseurs. Il horoscopait ainsi en 1970:

«Dans trois à huit ans, nous aurons une machine dotée de l'intelligence générale d'un être humain moyen. Je parle d'une machine qui sera capable de lire Shakespeare, de lubrifier une voiture, de faire de la politique administrative, de raconter une blague, de se battre. À ce moment-là, la machine commencera à s'éduquer avec une rapidité fantastique. Dans quelques mois, elle sera au niveau du génie, et quelques mois plus tard, sa puissance sera incalculable.»

On peut se demander comment un éminent universitaire, professeur

en sciences cognitives, pouvait se risquer à des prédictions aussi farfelues — et pourquoi sa crédibilité n'a jamais été entachée par de telles sornettes contenues dans ses écrits. Mais Minsky n'était rien moins que le cofondateur du laboratoire d'intelligence artificielle du Massachusetts Institute of Technology (MIT). Son optimisme sans couverture était au contraire un puissant moteur de carrière dans une Amérique qui voulait croire à son expansion infinie. Les délires de ce genre légitimaient des investissements massifs dans une technologie naissante dont les réussites partielles et même les échecs étaient éminemment exploitables dans des secteurs plus terre à terre que les académies et les médias d'enfumage de masse — notamment le domaine militaire. (On en a vu un exemple avec l'adaptation du logiciel de modélisation Projet Cambridge à l'éradication de villages au Vietnam.) Ces vendeurs d'avenir radieux avaient compris très tôt l'intérêt qu'il y avait à envelopper l'industrie bureautique d'une nuée de rêves de progrès fondamentalement inaccessibles. Ils enclenchaient une machine de l'attente et du désir qui, d'un côté, assurait un afflux de fonds intarissable. Et de l'autre, consacrait le pouvoir d'une nouvelle caste sacerdotale. Qui comme tout clergé tenait la société en respect en lui faisant miroiter la voie royale du salut, une voie où elle seule, avec sa science, pouvait servir de guide.

/A suivre./



«Notre vie est ce que nos pensées en font.»

— Marc-Aurèle.

ENFUMAGES par Eric Werner

Explication de soi

POSANT UN PAS DE CÔTÉ, ERIC WERNER SE RETOURNE SUR LE CHEMIN PARCOURU, LES EXPÉRIENCES ET LES CIRCONSTANCES QUI L'ONT CONDUIT À SUIVRE LA VOIE QUI A ÉTÉ LA SIENNE, S'INTERROGEANT AU PASSAGE SUR LA FIDÉLITÉ, LES ÉCARTS PASSIONNELS ET LA PHILOSOPHIE COMME MODE DE VIE.

Les *Pensées* de Marc-Aurèle s'ouvrent, on le sait, par un premier Livre où l'empereur-philosophe rend hommage à certains membres de sa famille ainsi qu'à ses maîtres, aux personnes ayant contribué à sa formation et à son éducation.

On est ici très proche du Ve commandement biblique: «Honore ton père et ta mère». Marc-Aurèle exprime sa gratitude à ses devanciers, ceux qui l'ont précédé dans la vie et ont guidé ses premiers pas. Ce sont de courts chapitres, dix-sept au total, où l'auteur résume en termes sobres ce qu'il doit à chacune de ces personnes.

Mis à part le dix-septième qui, lui, est consacré aux dieux:

« Des Dieux: avoir eu de bons aïeuls, un bon père et une bonne mère, une bonne sœur, de bons maîtres, de bons familiers, des parents et

des amis presque toujours bons, et ne m'être jamais laissé aller à un manquement envers aucun d'eux, quoique, vu mon caractère, j'eusse bien pu en venir là, l'occasion aidant», etc. (1)

Je me dis parfois que je devrais un jour faire comme Marc-Aurèle: énumérer les personnes, une vingtaine aussi, approximativement, qui par leur simple exemple ou alors leur enseignement m'ont moi-même aidé à me construire dans la vie, et leur témoigner ma reconnaissance. C'est peut-être, un jour, ce que je ferai.

LA FIDÉLITÉ ET AU-DELÀ

Mais j'aimerais bien étendre l'exercice à une autre catégorie encore de personnes: non pas exactement celles qui m'ont aidé à me construire, mais celles, tout bonnement, qui me sont restées fidèles

dans la vie, alors même que d'autres, non sans d'excellentes raisons, d'ailleurs (bien souvent au moins), se sont au contraire éloignées de moi et ont ainsi disparu de l'horizon (du mien en tout cas). La fidélité n'est jamais très causante, je n'ai donc jamais su très bien ce qu'il y avait derrière cette fidélité: qu'est-ce qui faisait que certaines personnes, nonobstant beaucoup de choses qui auraient pu (et même peut-être dû) les conduire, encore une fois comme d'autres, à prendre leurs distances, ne l'ont justement pas fait. On pourrait ici gloser sur l'amitié, mais on est au-delà ici, me semble-t-il, de l'amitié. Tout comme la fidélité, l'amitié s'articule sur la confiance, c'est elle l'élément déterminant. Mais il s'y mêle en plus d'autres éléments encore (affectifs, intellectuels, etc.). Alors que dans la fidélité, la confiance est réellement *seule* en cause. Elle est condition nécessaire, mais aussi suffisante de la fidélité.

Personnellement, je n'ai jamais exactement *dirigé* ma vie. Aujourd'hui, peut-être, je la dirige, mais c'est chose relativement récente. C'est plutôt *elle*, dans le passé, qui m'a dirigé. Sans doute savait-elle mieux que moi où je devais aller, et donc je l'ai laissé faire. Mais la vie a ses raisons que la raison ne connaît pas. Quelqu'un qui me veut du bien me disait récemment que j'ai toujours eu ce que je voulais dans la vie. Je ne sais pas si j'ai toujours eu ce que je voulais, mais maintenant, oui, je l'ai. Je fais exactement ce qui me plaît et ce pour quoi, objectivement parlant,

je crois que je suis fait: cela même et rien d'autre. Mais c'est un privilège tardif. J'ai longtemps été comme tout le monde: quelqu'un d'inquiet, ne sachant trop ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Je me demandais aussi si j'étais bien à ma place (évidemment non, je ne l'étais pas: je ne l'ai *jamais* été. Sauf maintenant). Ou alors je m'abandonnais à mes passions. Mais elles ne m'ont jamais mené très loin. Et donc certains ont pu en être déroutés.

J'entends encore une de mes collègues enseignantes, plutôt bien disposée d'ailleurs, me parler de mes «dérapages»: «encore un dérapage», disait-elle. Elle me souriait gentiment, mais de l'air de quelqu'un qui n'approuvait pas tellement, et de toutes les manières ne comprenait rien. J'étais pour elle un être exotique.

Le passage à l'âge adulte s'est fait pour moi relativement tard dans la vie, à la faveur de tempêtes qui, sur le moment même, ont été plutôt mal vécues, mais qui, au bout du compte, se sont révélées salutaires. Elles m'ont montré ce qu'était la vie, et en ce sens m'ont rendu service. C'est ainsi aussi que je suis devenu philosophe. Par là je n'entends bien sûr pas un technicien de la philosophie ou un historien de la philosophie. Je ne suis rien de tout cela. Je prends le mot en son acception antique: la philosophie en tant que mode de vie particulier. Effectivement, je mène une existence qu'on pourrait qualifier de philosophique. Je vois mal en tout cas, objectivement parlant, quel autre nom on pourrait lui donner.

Par philosophie j'entends aussi l'attachement aux valeurs qui la rendent possible: la liberté de conscience et d'opinion notamment. On mesure mal aujourd'hui le prix de ces choses qui, au surplus, sont d'une grande fragilité. J'ai été amené à un moment donné à les défendre, et je ne le regrette pas. C'est ce qui a fait aussi que je suis devenu philosophe.

Bref, pour y revenir, je dirige assurément mieux ma vie aujourd'hui que je ne le faisais autrefois. Et donc également il y a moins de dérapages. Les dérapages sont souvent liés aux coups de volant que l'on donne, eux-mêmes liés au fait qu'on va trop vite sur la route, l'esprit étant occupé ailleurs. Ce fut longtemps mon cas. Il y a plusieurs décennies déjà que j'ai renoncé à la voiture, je suis très anti-voiture. Mais quand je suis à côté de quelqu'un qui conduit, je sens aussi tout de suite si je peux ou non lui faire confiance en tant que conducteur. Je ne sais pas si je me serais autrefois tellement fait confiance à moi-même.

DU CÔTÉ D'ATHÈNES

Quand j'avais vingt ans, mon père me reprochait mon absence de convictions. Il s'en inquiétait, et dans une certaine mesure il avait raison. Il faut croire à quelque chose, sans quoi l'on flotte, ce qui était mon cas à l'époque. Les passions ne sont en aucune manière des convictions. J'avais des passions, mais elles étaient passagères. Je m'emballais pour ceci ou cela, mais justement ce n'était que des emballements. Qui

plus est, les passions n'engagent pas les couches profondes de l'être, elles glissent à la surface. Il en va différemment des convictions (si au moins les mots ont un sens). J'ai peut-être *cru* à certaines époques en avoir (des convictions). On se joue aisément à soi-même la comédie en ce domaine. Mais on ne saurait le faire très longtemps. La nature, assez vite, reprend ses droits. J'aurais, certes, pu me raidir, mais je ne l'ai jamais fait. À quoi bon se forcer à jouer un rôle? Feindre d'être ce qu'on n'est pas? Au reste, réflexion faite, je ne suis pas sûr qu'il soit tellement important d'avoir des convictions. L'essentiel est d'avoir un point d'ancrage, de s'y sentir *chez soi*.

Quel est mon point d'ancrage, l'endroit où je me sens chez moi? Ce pourrait être le christianisme, car j'ai eu une éducation chrétienne. J'ai également, toute ma vie, plus ou moins tourné autour du christianisme. Mais je ne suis jamais parvenu à m'ancrer réellement en lui. Je suis toujours resté à la périphérie. Les Évangiles m'intéressent, mais sans plus. Je suis par ailleurs assez de l'avis de ceux qui disent qu'il faut distinguer entre la personne historique de Jésus et le christianisme. Bref, je gravite peut-être autour, mais ce n'est assurément pas mon point d'ancrage. Mon point d'ancrage, si j'en ai un, serait plutôt la culture laïque et profane, culture, il est vrai, issue du christianisme mais qui aujourd'hui vit de sa vie propre. C'est là où je sens chez moi: la culture classique, les Lumières, la tradition

individualiste, une approche rationnelle des problèmes (mais sans culte de la raison) : tout cela beaucoup plus, en fait, que le christianisme. Entre Athènes et Jérusalem, je ne balance pas. Je suis du côté d'Athènes.

D'où cela me vient-il? De mon éducation encore. Mes parents m'ont transmis l'amour du beau et de la culture. De l'école aussi: le peu de grec que je sais, je l'ai appris à l'école. Enfin de l'Université, qui était encore

à l'époque ce qu'elle a malheureusement cessé d'être aujourd'hui: un lieu de transmission, en même temps que d'accès à la vie de l'esprit. Sans oublier, bien sûr, les dieux, qui m'ont permis d'avoir tout cela.

NOTE

1. Marc-Aurèle, *Pensées*, trad. A.I. Trannoy, Club des Libraires de France, 1955, p. 22.

A LIRE

Appuyé sur la sagesse des Anciens, Eric Werner livre ici une réflexion nuancée et très moderne sur la situation et les moyens d'agir de l'individu face à l'Etat démissionnaire. Un livre d'éveil!

[www.editions-xenia.com/
livres/autodefense](http://www.editions-xenia.com/livres/autodefense)



Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

New York Times, la spirale de l'obscurantisme

BARI WEISS N'AVAIT RIEN D'UNE MILITANTE SULFUREUSE: JEUNE, DÉGOURDIE, CENTRISTE DE CONVICTION, AUTEUR DE *COMMENT COMBATTRE L'ANTISÉMITISME*, ELLE AVAIT TOUT POUR PLAIRE À MANHATTAN. ELLE A POURTANT QUITTÉ LA RÉDACTION DU *NEW YORK TIMES* À CAUSE DU CLIMAT D'INTOLÉRANCE QUI S'Y EST INSTALLÉ.

On aurait eu de la peine à le croire il y a dix ou vingt ans. Le quotidien adulé comme «journal de référence» mondial par les bien-pensants est devenu le quartier général d'un nouvel obscurantisme où la liberté de pensée et d'expression ne représente même plus un argument de marketing. Ces pierres d'angle des métiers de l'information ont été remplacées par une valeur nouvelle assez déroutante, que la rédactrice démissionnaire définit ainsi sur son fil Twitter (@bariweiss):

«La vieille garde vivait sur un ensemble de principes qu'on pourrait appeler en gros le libertarianisme civique. Ils présumaient qu'ils partageaient cette vision du monde avec les jeunes gens qu'ils engageaient et qui se disaient libéraux et progressistes. Mais c'était une présomption incorrecte. Ceux de la nouvelle garde ont une vision du monde différente... Ils l'appellent le "safetyism", une vision où le droit des gens de se sentir émotionnellement et psychologiquement en sécurité prévaut sur ce qui était auparavant considéré comme des valeurs libérales de base, comme la liberté d'expression.»

Safetyism, ou l'équivalent intellectuel

de la distanciation sociale: un cloisonnement sécuritaire des communautés de pensée, où tout contact — c'est-à-dire toute confrontation d'idées — est assimilé à une dangereuse contamination.

On a eu de par le passé de nombreux signes que cette pulsion du repli sur soi idéologique avait envahi le *New Fake*

Times, qui n'hésite plus à déformer la réalité des faits pour la plier à ses a priori idéologiques et qui donne dans l'auto-dafé de l'homme blanc jusqu'au grotesque. Dans l'Antipresse, nous avons relevé deux étapes significatives de ce suicide intellectuel, avec le renoncement couard du NYT à la caricature politique, puis la révélation de ses pratiques de falsification historique et

de caviardage de ses propres articles, illustrée par le cas de la jeune reporter kosovare Una Hajdari.

Désormais, lorsque vous entendrez les perroquets du *Temps* et du *Monde* évoquer les «hautes exigences éthiques et professionnelles» du «quotidien le plus prestigieux du monde», vous pourrez toujours leur mettre sous le nez la terrible lettre de démission de Bari Weiss ci-dessous...



Lettre de démission de Bari Weiss du *New York Times*

Cher A.G.(1),

C'est avec tristesse que j'écris pour vous dire que je démissionne du *New York Times*.

J'ai rejoint le journal avec gratitude et optimisme il y a trois ans. J'ai été embauchée avec le projet de faire entendre des voix inhabituelles dans vos pages: des écrivains débutants, des centristes, des conservateurs et d'autres qui ne penseraient pas naturellement au *Times* comme étant leur journal. La raison de ce projet était claire: l'échec du quotidien à anticiper le résultat des élections de 2016 (l'élection de Donald Trump) signifiait qu'il ne comprenait pas bien son propre pays. Dean Baquet (rédacteur en chef du *New York Times*) et d'autres l'ont admis à plusieurs reprises. La priorité de la rubrique *Opinion* était d'aider à remédier à cette défaillance majeure.

J'ai été honorée de participer à cet effort, dirigé par James Bennet(2). Je suis fière de mon travail d'auteur et d'éditorialiste. Parmi ceux que j'ai aidés à publier dans nos pages: le dissident vénézuélien Wuilly Arteaga; le champion iranien d'échecs Dorsa Derakhshani; et le démocrate chrétien de Hong Kong Derek Lam. Aussi: Ayaan Hirsi Ai, Masih Alinejad, Zaina Arafat, Elna Baker, Rachael Denhollander, Matti Friedman, Nick Gillespie, Heather Heying, Randall Kennedy, Julius Kerin, Monica Lewinsky, Glenn Loury, Jesse Singal, Ai Soufan, Chloe Valdary, Thomas Chatterton Williams, Wesley Yang et bien d'autres.

Mais les leçons qui auraient dû être tirées de l'élection -des leçons sur l'importance de comprendre les autres Américains, la nécessité de résister au clanisme et la place centrale du libre échange des idées dans une société démocratique- ne l'ont pas été. Au lieu de cela, un nouveau consensus a émergé dans la presse,

mais peut-être particulièrement dans ce journal: que la vérité n'est pas un processus de découverte collective, mais une orthodoxie déjà connue de quelques individus éclairés dont la mission consiste à en informer tous les autres.

Twitter n'est pas dans l'en-tête du *New York Times*. Mais Twitter est devenu son censeur ultime. Comme l'éthique et les mœurs de cette plateforme sont devenues celles du journal, le journal lui-même est devenu de plus en plus une sorte d'espace de performance. Les histoires sont choisies et racontées de manière à satisfaire le public le plus étroit, plutôt que de permettre à un public curieux d'être informé de ce qui se passe dans le monde et d'en tirer soi-même ses conclusions. On m'a toujours appris que les journalistes étaient chargés d'écrire le premier brouillon de l'histoire. Maintenant, l'histoire est devenue une chose éphémère de plus, modelée pour répondre aux besoins d'un récit écrit d'avance.

Mes propres incursions dans la malpensance m'ont transformée en objet de harcèlement constant par des collègues en désaccord avec mes opinions. Ils m'ont traitée de nazie et de raciste; j'ai fini par ignorer les commentaires selon lesquels «j'écris encore sur les Juifs.» Plusieurs collègues perçus comme étant amicaux à mon égard ont été harcelés par des collègues. Mon travail et ma personnalité sont ouvertement attaqués sur le Slack de l'entreprise où les rédacteurs de rubrique donnent régulièrement leur avis. Là, certains collègues insistent sur le fait que je dois être «dégagée» de l'entreprise si cette dernière veut vraiment être «inclusive,» tandis que d'autres publient des emojis de hache à côté de mon nom. D'autres employés du *New York Times* me salissent publiquement en me traitant de menteuse et de fanatique sur Twitter, sans craindre que ce harcèle-

ment fasse l'objet d'une réponse appropriée. Elle ne vient jamais.

Il y a des pour tout cela: discrimination illégale, environnement de travail hostile et incitation à la démission. Je ne suis pas une spécialiste du droit. Mais je sais que c'est mal.

Je ne comprends pas comment vous avez permis à ce type de comportement de se développer au sein de votre entreprise, à la vue de tous: personnel du journal et public. Et je ne peux certainement pas comprendre comment vous et les autres dirigeants du vous êtes tenus à l'écart... tout en me félicitant en privé de mon courage. Aller au travail en tant que centriste dans un journal américain ne devrait pas demander du courage.

J'aimerais pouvoir dire que mon cas est isolé. Mais la vérité est que la curiosité intellectuelle -sans parler de la prise de risques- est devenue un handicap au *Times*. Pourquoi publier quelque chose de dérangeant pour nos lecteurs, ou écrire quelque chose de risqué, si c'est pour passer par un processus de correction qui le rendra idéologiquement conforme, alors qu'on peut s'assurer de la sécurité de son emploi (et garantir des clics) en publiant son 4000e éditorial pour dire que Donald Trump est un danger mortel pour le pays et le monde? Et ainsi, l'autocensure est devenue la norme.

Les règles qui se maintiennent au *Times* sont appliquées de façon extrêmement sélective. Si l'idéologie de quelqu'un est conforme à la nouvelle orthodoxie, lui et son travail passent sans contrôle. Tout le monde vit dans la peur d'une tempête numérique. La haine en ligne est excusée tant qu'elle se dirige vers les cibles autorisées.

Des éditoriaux qui auraient facilement été publiés il y a seulement deux ans mettraient aujourd'hui leur auteur en sérieuse difficulté, voire conduiraient à leur renvoi. Si un papier est perçu comme susceptible d'inspirer un *backlash* en interne ou sur les réseaux sociaux, on

évite de le proposer. Si on se sent assez fort pour le faire, on est rapidement orienté vers une direction plus sûre. Et si, parfois, on réussit à faire publier un article qui ne promeut pas explicitement les causes progressistes, cela ne se fait qu'après que chaque ligne ait été soigneusement malaxée, négociée et flanquée d'une mise en garde.

Il a fallu au journal deux jours et deux emplois pour dire que l'édito de Tom Cotton (sénateur républicain qui a appelé à réprimer les émeutes accompagnant le mouvement Black Lives Matter) « n'était pas à la hauteur de nos standards.» On a aussi ajouté un avertissement du rédacteur à un récit de voyage sur Jaffa peu de temps après qu'il a été publié, car il « n'a pas abordé des aspects importants de la composition de Jaffa et de son histoire.» Mais il n'y a toujours pas d'avertissement à l'interview élogieuse par Cheryl Strayed de l'écrivaine [noire et féministe] Alice Walker, une antisémite fière de l'être qui croit aux reptiles illuminati (selon cette théorie complotiste, les Juifs seraient des reptiliens ou Illuminati humanoïdes venus d'une autre planète pour asservir le monde.)

Le journal de référence est, de plus en plus, la référence de ceux qui vivent dans une lointaine galaxie, dont les préoccupations sont complètement éloignées de la vie de la plupart des gens. Il s'agit d'une galaxie dans laquelle, pour ne citer que quelques exemples récents, le programme spatial soviétique est loué pour sa «diversité»; les campagnes de dénonciation sur Internet par des adolescents au nom de la justice [*doxxing*] sont approuvées; et le pire système de castes de l'histoire de l'humanité est celui des États-Unis, à côté de l'Allemagne nazie.

Même maintenant, je suis convaincue que la plupart des collaborateurs du *Times* ne partagent pas ces opinions. Pourtant, ils sont intimidés par ceux qui les tiennent. Pourquoi? Peut-être parce qu'ils croient

que le but ultime de ces derniers est vertueux. Peut-être parce qu'ils croient qu'ils seront protégés s'ils hochent la tête alors que la monnaie de notre royaume – le langage – est dégradée au service d'une liste de course toujours changeante de causes justes. Peut-être parce qu'il y a des millions de chômeurs dans ce pays et qu'ils se sentent chanceux d'avoir un emploi dans un secteur d'activité qui souffre.

Ou c'est peut-être qu'ils savent que, de nos jours, défendre les principes du *Times* n'attire pas des éloges, mais vous met une cible dans le dos. Trop prudents pour publier sur le Slack de l'entreprise, ils m'écrivent en privé sur le «nouveau maccarthysme» qui a pris racine dans le journal de référence.

Tout cela augure mal de l'avenir, particulièrement pour de jeunes auteurs et éditorialistes à l'esprit indépendant soucieux de leur carrière. Règle numéro 1: ne dites ce que vous pensez qu'à vos risques et périls. Règle numéro 2: ne passez jamais commande d'un article qui va à l'encontre du récit préétabli. Troisième règle: ne croyez jamais un rédacteur qui vous incite à aller à contre-courant. À la fin, l'éditeur cédera à la foule, le rédacteur sera renvoyé ou réaffecté, et vous serez cloué au pilori.

Pour ces jeunes écrivains et éditorialistes, il y a une consolation. Alors que des endroits comme le *Times* et d'autres grandes institutions journalistiques trahissent leurs propres standards et perdent de vue leurs principes, les Américains ont toujours soif d'informations fiables, d'opinions vivantes et de débats sincères. Je les entends tous les jours. «Une presse indépendante n'est pas un idéal libéral ou un idéal progressiste ou un idéal démocratique. C'est un idéal américain» avez-vous déclaré il y a quelques années. Je ne pourrais pas être plus d'accord. L'Amérique est un grand pays qui mérite un grand journal.

Cela ne signifie pas qu'on ne continue pas à trouver certains des journalistes les plus talentueux du monde dans ce journal. Ils continuent à faire leur travail, ce qui rend cet environnement illibéral d'autant plus poignant. Je serai, comme toujours, une lectrice dévouée de leurs articles. Mais je ne peux plus faire le travail auquel vous m'aviez convié – le travail qu'Adolph Ochs a décrit dans cette célèbre déclaration de 1896: «Faire des colonnes du *New York Times* un forum pour l'examen de toutes les questions d'importance publique, et à cette fin, inviter une discussion intelligente avec toutes les nuances d'opinion.»

L'idée d'Ochs est l'une des meilleures que j'ai jamais connues. Et la pensée que les meilleures idées l'emportent m'a toujours réconfortée. Mais les idées ne peuvent pas gagner seules. Elles ont besoin d'une voix. Elles ont besoin d'être entendues. Surtout, elles doivent être défendues par les personnes qui sont prêtes à vivre pour elles.

Cordialement,

Bari

✧ Traduction de Julien Lévy, levy@hec.fr. Texte original sur le site bariweiss.com.

LIRE ÉGALEMENT

- ✧ Slobodan Despot: «La fin de la caricature, ou quand la presse devient aveugle», Antipresse 185 | 16/06/2019
- ✧ Slobodan Despot: ««New Fake Times», la manipulation par l'exemple», Antipresse 187 | 30/06/2019

NOTES

1. A.G. Sulzberger, directeur de publication du *New York Times*, NdT.
2. Ancien rédacteur des pages *Opinion* qui a été démis de son poste à la suite d'un article du Sénateur républicain Tom Cotton, NdT.

TURBULENCES

ISRAËL - Bibi, tu ne puceras pas nos enfants!

L'épidémie de Covid-19 est-elle le prétexte d'un fichage général de l'humanité comme le pensent les complotistes? Ces jours-ci, le premier ministre israélien a voulu semble-t-il leur donner raison en annonçant son projet d'implanter des puces subcutanées à tous les enfants afin de faire respecter les distances de sécurité. Sa déclaration a suscité une spectaculaire levée de boucliers dans tous les milieux, allant des religieux aux scientifiques.

Dans une vidéo brève et assez troublante, le rabbin Amnon Itshak commente les déclarations de Bibi Netanyahu sur la «deuxième vague» du Covid, la nécessité de pucer tout le monde en commençant par les enfants et autres points familiers d'une «talksheet» qui semble avoir été distribuée à la plupart des gouvernements de la planète.

Mais le rabbin relève en plus un lapsus «freudien» hautement significatif chez le potentat. A méditer quant aux soubassements inavoués du processus en cours.

De leur côté, les «experts» sont loin d'être aussi consentants que le Premier ministre a voulu le faire croire. Dans le *Jerusalem Post*, la plus articulée d'entre eux, Einat Meron, résume en quelques phrases la dangereuse absurdité du projet:

«Théoriquement, je comprends l'idée derrière tout cela», a-t-elle déclaré. «Mais bien que de telles puces sensibles à la distance existent dans les véhicules, c'est différent chez l'homme». Selon Mme Meron, «un bip sonore me disant que je me suis rapprochée de quelqu'un ne suffit pas. Qui dit que cela va changer quelque chose? Je me serais rapprochée de toute façon».

L'experte a ajouté que "le véritable

problème est l'application de la loi, et ici tout change". Meron a déclaré à Ynet que "le puçage des enfants ne passerait aucun test, que ce soit sur le plan pratique ou juridique". Alors que Meron considère que d'informer les citoyens de leur distance n'affectera pas leur comportement, beaucoup craignent que l'État utilise les informations recueillies par les capteurs.

«Si les informations sur la localisation des enfants sont chargées sur l'internet, un pédophile ayant des connaissances en informatique peut percer le système et les traquer à la sortie des écoles, les suivre et distribuer les informations sur d'autres plateformes», a déclaré M. Meron. «L'État peut-il assumer la responsabilité de ce risque?»

LISEZ-MOI ÇA! - «Victoria» de Knut Hamsun

Ce qu'il apporte. Ce qui caractérise à première vue le roman, c'est une austérité, voire une rigidité, qui tient en partie à l'idée qu'on peut se faire de l'ambiance des pays nordiques et des mœurs de leurs habitants. On peut aussi goûter une simplicité, une rusticité, voire un dépouillement qui font le cadre de cet amour entre Victoria et Johannes. Il ne s'agit pas d'un banal amour impossible entre une princesse et un pauvre fils de meunier: ce n'est là qu'un prétexte. Leur amour est une évidence, une réalité bien au-dessus des contingences du bonheur ou du malheur. En ce sens ce n'est pas un drame, encore moins une tragédie. C'est sérieux, grave, évident comme la nature qui les entoure. Là encore, pas de folklore, mais une sobriété qui tient de l'épure.

Ce qu'il en reste. Il semble que seules les amours nées dans l'enfance peuvent produire cette pureté et ce sérieux sans concession. On ne peut défaire ces liens qui attachent deux âmes très jeunes. À

la rigueur les enfouir quelque part, mais ils sont intacts et plus réels que ceux qui viennent ensuite. Car la rencontre de leurs âmes produit une flamme pure inaccessible à des adultes civilisés.

À qui l'administrer? Ce court roman est unique, précieux, ouvrant l'esprit à des réflexions essentielles, comme tous les bons livres. Il est rempli aussi de sortes de rêveries à première vue extravagantes mais parfaitement intégrées à sa composition un peu insolite. Les dernières pages sont absolument déchirantes et sans aucune mièvrerie.

* Knut Hamsun, *Victoria*, éd. Gaïa. Suggestion d'Anne Demonet.

MODE - La «piste russe» enfin identifiée!

Election de Donald Trump? La piste russe! Agents doubles empoisonnés? La piste russe! Agitation sociale en France? C'est encore la piste russe.

Le seul problème de ces théories du complot officielles, comme de toutes les théories de la même eau, c'est qu'elles n'avaient pas jusqu'ici reçu le moindre début de preuve. La chaîne internationale russe RT — qui est devenue en 2020 le canal le plus suivi sur YouTube — a décidé de donner un coup de pouce aux enquêteurs. Elle propose à l'achat, pour seulement 15 dollars, des *tongs* à pochoir imprimant très lisiblement la *piste russe* sur le sable des plages!

Les inspecteurs Dupond & Dupont n'auront plus qu'à suivre les traces... s'ils comprennent l'anglais (RUSSIAN TRAIL) ou le russe (РУССКИЙ СЛЕД). La version française n'est malheureusement pas encore disponible. Encore un coup des Russes pour handicaper les services secrets de la République...

COVID-19 - «une saison de grippe forte»... voire légère

Le très minutieux site Swiss Policy Research a mis à jour le 15 juillet sa

synthèse des études disponibles au sujet de la létalité du Covid-19. Les données se déclinent en dix domaines: 1) Études immunologiques ; 2) Études sur les anticorps ; 3) Études PCR ; 4) Études de modélisation ; 5) Autres études ; 6) Âge du décès ; 7) Taux d'hospitalisation ; 8) Maisons de soins ; 9) Mortalité globale ; 10) Évolution de l'épidémie.

Les conclusions de cette synthèse sèchement factuelle, agrémentée de nombreux tableaux, sonnent comme un démenti ironique à la politique de la peur relancée par les gouvernements à la faveur d'une mystérieuse «deuxième vague»:

«Dans des pays comme les États-Unis, le Royaume-Uni et la Suède (sans confinement), la mortalité globale depuis le début de l'année se situe dans la fourchette d'une saison de grippe forte ; dans des pays comme l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, la mortalité globale se situe dans la fourchette d'une saison de grippe légère.»

La note finale concernant le développement de l'épidémie épingle comme en passant la désinformation massive pratiquée par nombre de médias:

«Même dans les pays qui n'ont pas mis en place de dispositif de confinement, l'épidémie a atteint son point culminant quelques semaines après son apparition. Cependant, de nombreux médias ont montré des décès *cumulés* par *jour de suivi* (à gauche) au lieu de décès *quotidiens* par *jour de mort* (à droite), ce qui implique faussement une situation en constante escalade.»

MÉDIAS - La big tech écrit, les journalistes signent

On s'en doutait un peu, mais mieux vaut s'en assurer. La surveillance des éditorialistes à l'égard des corporations technologiques n'a rien de spontané. Elle est le produit d'un travail de relations publiques s'étendant sur des décennies.

Alex Kantorowitz, sur Medium, nous dévoile les coulisses de ces fiançailles médias-big data.

En un mot comme en cent, les médias de grand chemin, prétendant livrer des points de vue originaux, ne font que régurgiter des communiqués de presse refileés par les services RP des multinationales. Quelquefois, pour brouiller les traces, au travers de multiples faux nez.

Les articles d'opinion, qui font avancer les positions politiques des géants de la technologie, donnent l'impression qu'ils bénéficient d'un plus grand soutien public que ce n'est le cas en réalité — et c'est exactement le but... Lorsque personne ne sait que vous êtes derrière un article, il est plus facile de faire pression. (...) Dans le monde politique, il est si courant de publier des articles de tiers «indépendants» que cela porte un nom: «Grasstops», mot dérivé de «grassroots». La propagande des *Grasstops* ne se limite pas aux géants de la technologie, mais ces entreprises et leurs alliés sont particulièrement habiles à utiliser cette pratique pour lutter contre

la réglementation. Alors que les enquêtes antitrust à leur encontre se multiplient aux États-Unis, il vaut mieux lire les articles d'opinion qui soutiennent leurs positions avec une dose de bon scepticisme. «J'ai toujours été déconcerté par l'aspect naturel de la chose», a déclaré l'ex-cadre de Google. «En 2012, je ne pouvais pas ouvrir une page d'opinion sans me dire: bon, qui est vraiment derrière ce truc?» Un autre pro de la technologie des communications décrit le processus: «Les articles sont toujours écrits par l'entreprise, rédigés par celui dont le nom est mentionné, et puis le va-et-vient commence... Finalement, ils le où ils veulent, et la société place l'article.»

Évasion fiscale, contournement des lois antitrust, atteintes à la vie privée... les médias prêtent une main complaisante au «blanchiment» des pieuvres technologiques. Encore une petite tache de gras sur le tablier immaculé de leur «conscience éthique».

Pain de méninges

MODERNITÉ ET INTOXICATION

Qu'il s'agisse de politique, d'économie, de manière de vivre, de divertissement, de mouvement, j'observe que l'allure de la modernité est toute celle d'une intoxication. Il nous faut augmenter la dose ou changer de poison. Telle est la loi. De plus en plus avancé, de plus en plus intense, de plus en plus grand, de plus en plus vite, et toujours plus neuf. Telles sont ses exigences qui correspondent nécessairement à quelque endurcissement de la sensibilité.

— Paul Valéry (via notre lecteur TBM)

EN VIRÉE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

